

Point de colombages ou de charpentes ouvragées. Aucune extravagance architecturale, ni coquetterie excessive...

De prime abord, rien dans son esthétisme ne la distinguait des demeures voisines.

Au milieu des maisons de facture commune qui jalonnaient en enfilade cette grand-rue d'une bourgade alsacienne ouvrière, elle se confondait dans le paysage avec modestie, avec circonspection oserait-on dire - comme par crainte de se faire remarquer des passants.

C'était un petit pavillon sans prétention, dont la façade de crépi beige crème et les volets aux lattes blanches fraîchement repeintes dégageaient un charme un brin désuet. Bien que sa patine écaillée accusât les années, un muret en fer forgé monté sur un soubassement de briques rouges tenait compagnie avec une certaine dignité à une boîte aux lettres fatiguée enchâssée dans les torsades d'un vieux portillon.

Cependant, lorsque l'on pénétrait dans l'enceinte de la propriété et que l'on contournait le bâtiment d'habitation, on avait soudainement l'impression étrange, vaguement dérangeante, de toucher du doigt et de l'œil comme un monde maquillé de féerie.

De part et d'autre d'une allée pavée de galets eux-mêmes sertis dans une dalle de béton, un carré de potager ceint d'une élégante haie de buis et un grand parterre de pelouse semblaient s'interpeler poliment l'un l'autre. Ils composaient un tendre, très harmonieux kaléidoscope de verts, de jaunes et de bruns, qui offrait au regard un tableau charmant et faisait oublier les murs vétustes d'un ancien garage reconverti en atelier. Travaillée par une main aimante et délicate, une belle terre grasse mettait en scène dans une appétissante mosaïque de senteurs, de couleurs et de formes, une profusion de légumes, aromates et autres cucurbitacées, tandis que le gazon soigneusement tondu étendait son tapis ondoyant jusqu'à une clôture grillagée contre laquelle, dans un enchevêtrement inextricable, les saisons avaient capturé la treille abondante de plants de mûres et de framboises pléthoriques.

Derrière cette barrière d'un autre temps, qu'un loquet rouillé s'obstinait vainement à cadenasser entre deux poteaux bancals, les vestiges d'un ancien sentier invitaient le rêveur à une flânerie pleine de nonchalance. Tout en conduisant les pas jusqu'aux limites cadastrales du terrain, borné par de grands sapins centenaires, le chemin saluait un petit verger formé d'un septuor d'arbres fruitiers, avant de mourir dans le murmure d'un ruisseau dont les méandres serpentaient langoureusement entre les herbes folles aux pieds des hauts sapins noirs.

(...)

La rondeur de buissons d'hortensias mauves et bleus, mouchetée de quelques touffes de bruyère égayaient la volée de marches en grès rose qui menaient au perron. En franchissant le seuil de la porte principale, le visiteur entrait dans une sorte de sas, un corridor minuscule flanqué d'un escalier aussi raide qu'étroit, qui ouvrait d'un côté sur le bureau, de l'autre sur le séjour. Ce dernier accueillait les arrivants comme dans un cocon soyeux, avec ses lambris couleur d'ambre et de miel doré, rehaussés par les tons orangés du papier peint, les cadres bruns accrochés aux murs, les voilages légers en organdi vapoureux qui tombaient des tringles en métal laqué noir...

Pour l'heure, de toute évidence, un déménagement imminent s'annonçait.

Des piles de cartons estampillés au sigle d'une entreprise de transports locale s'alignaient dans le vestibule, les chambres et le salon, ordonnés le long des cloisons avec la même austérité docile qu'une rangée de soldats de plomb. Chacun d'entre eux arborait avec ostension de larges étiquettes adhésives qu'une écriture propre et énergique avait renseignées avec un soin méthodique afin d'en détailler le contenu par le menu. Ils côtoyaient un indescriptible fouillis d'objets hétéroclites que l'on avait jetés en vrac, au fil d'un tri aussi résolu que méticuleux : vieux papiers, journaux ou magazines, vêtements froissés, bibelots cassés ou ustensiles dépareillés, les uns irrémédiablement condamnés au rebus, les autres destinés à une fin plus noble dans le cycle de revalorisation d'une association d'entraide ou de réinsertion...

Réprimant un long soupir, las et pesant comme un sanglot, Myriam releva la tête du sac de sport dans lequel elle venait de fourrer gants, écharpes et autres accessoires qui ne serviraient pas de sitôt. Son regard parcourut l'espace de la pièce autour d'elle dans un mouvement lent presque mécanique, s'attardant ici, fuyant plus loin, tandis que son esprit s'abîmait dans un labyrinthe de pensées éperdues, mêlées de sentiments confus. Tout son être était déchiré entre les promesses de cette nouvelle existence qui les attendait à des centaines de kilomètres de là, et les fantômes du passé aux ombres noires et menaçantes.

L'excitation impatiente et curieuse du départ maintenant tout proche, l'angoisse et l'horreur des mois passés se chevauchaient en permanence dans son esprit, s'entrechoquaient avec violence, et la manière dont son âme oscillait de l'un à l'autre avait quelque chose de vertigineux, d'étourdissant, qui lui donnait le tournis et l'abrutissait, parfois à la limite de la nausée.

Ils avaient été heureux, Cédric et elle, dans cette maison rénovée de leurs mains, à la sueur de leur front.

Elle avait vu naître leurs deux garçons, Matthias et Gabin, les avait vus grandir, témoin de leurs premiers pas, de leurs premiers babilllements, de leurs premières disputes d'enfants. Jusqu'à ce jour tragique de février où tout s'était arrêté, où le temps s'était comme figé, où un froid sinistre et glacial avait pétrifié leur bonheur, l'emprisonnant dans une forteresse de désespoir.

Matthias était mort, fauché par une leucémie foudroyante, implacable et sans pitié, qui avait emporté en quelques semaines leur petit bonhomme de quatre ans.

Hébétés, abrutis de douleur, ils avaient traversé les jours et les mois en aveugles, comme des zombies, dans une fuite en avant pour vaincre l'adversité, dominer l'effroyable chagrin qui leur vrillait le cœur. Il avait fallu surmonter l'insurmontable, continuer à vivre, coûte que coûte - un combat de David contre Goliath qui les avait laissés à demi K.O. Mille fois la jeune mère avait voulu mourir pour rejoindre son enfant dans l'éternité, mais elle n'avait pas eu le droit d'abdiquer, de sombrer dans l'abîme. Il avait fallu se battre pour Gabin, qui ne

comprenait pas très bien pourquoi son grand frère ne jouait plus avec lui et qui, plus que jamais, avait besoin d'être entouré de tout leur amour, de tendresse et de douceur... Alors, vaillamment, ils avaient pris les armes contre le désespoir et affronté la terrible épreuve, de toutes leurs forces et même au-delà... Baisser les bras ? Non. Matthias ne l'aurait pas toléré, lui qui avait bravé la maladie avec un courage admirable, lui si stoïque et si calme sur son lit d'hôpital, qui avait donné aux adultes une leçon de vie exemplaire, magistrale...

Myriam se dirigea vers la cuisine et alluma la bouilloire.

« J'ai bien mérité une bonne tasse de thé bien chaude », martela-t-elle en regardant par la fenêtre.

Décidément, l'été avait du mal à s'imposer ; le temps était morose, humide et frais. Quelques gorgées suffiraient à la revigorer. Elle huma le breuvage brûlant en frissonnant.

« Plus que quelques jours... », songea-t-elle avec un pincement au cœur.

Plus que quelques jours et ils feraient leurs adieux à la maison.

Plus que quelques jours, quelques heures de sursis, et les nouveaux propriétaires prendraient possession des lieux.

Des acheteurs improbables, de « sacrés drôles de gens » au dire de leur entourage.

Pourtant, envers et contre tous, la jeune femme avait toujours su que c'était à eux - et à personne d'autre - que reviendrait la maison.

Avant même que l'offre de vente ne soit officielle, diffusée sur la place publique, placardée en grand sur le devant de la propriété.

Avant même que les principaux intéressés n'expriment la moindre velléité d'achat.

Elle l'avait su d'instinct, par une intuition bizarre qui s'était peu à peu érigée en une conviction entêtante.

Elle avait lu entre les lignes des signes que personne d'autre, pas même Cédric n'avait vus - ou voulu voir.

Mue par une troublante perspicacité, elle avait saisi au-delà des apparences, en dépit des incessantes volte-face du couple, en dépit de leurs tergiversations, contradictions et autres faux-fuyants, l'enjeu que représentait pour eux l'acquisition de leur bien. Il y avait dans le désir qui motivait leur démarche, quelque chose qui relevait de la thérapie, un quelque chose de si subtil, de si personnel et de si intime, qu'aucun agent ou conseiller immobilier n'aurait pu le cerner.

Car Bernard et Odile étaient des accidentés de la vie, des éclopés, des bras cassés. Certes solvables, financièrement parlant, comme des gens laborieux et économes qui connaissent la valeur de l'argent, travaillent honnêtement et dépensent avec parcimonie, thésaurisant scrupuleusement le moindre centime d'épargne.

Des gens simples, affables et courtois, mais qui traînaient dans leurs bagages un bien lourd passif.

Des âmes discrètes et sans artifices, pleines de bonté taciturne, mais murées dans leurs tourments, retranchées derrière les barreaux d'une jeunesse meurtrie par les ravages insidieux de l'alcool et de l'inceste, qui avaient dressé peu à peu un mur infranchissable entre eux et le monde.

(...)

« Nous partons pour Castres l'année prochaine. Cédric est muté. Nous allons mettre la maison en vente. Achetez-la et elle résonnera à nouveau de rires d'enfants.

- Myriam, tu n'as pas bien compris... essaya Odile de se reprendre.

- Si Odile, j'ai très bien compris au contraire. Et toi, j'espère qu'un jour tu comprendras aussi. Ne me demande pas de t'expliquer, j'en suis incapable. Ce que je ressens, ça ne s'explique pas, c'est en dehors de tout entendement, en dehors de tout raisonnement ; ça s'appelle de l'intime conviction. »

A cet instant, ni Odile ni Bernard n'avaient encore jamais mis les pieds dans la demeure du jeune couple, qui avait eu l'immense douleur d'enterrer son petit garçon six mois auparavant. Pour la première fois depuis des années, ils étaient amoureux et, après l'interminable traversée de désert humaine et sentimentale qu'ils avaient connue depuis l'adolescence, toutes leurs préoccupations du moment tournaient autour du projet de fiançailles auquel ils travaillaient.

Quelques semaines plus tard, Myriam et Cédric les convièrent à dîner chez eux. Tout d'abord réticents, Bernard et Odile hésitèrent un moment, gênés, avant d'accepter finalement l'invitation ; intimidés par une sortie qui officialisait leur relation et scellait du même coup leur retour à un semblant de vie sociale, ils étaient alors à mille lieues de se douter à quel point la découverte de la petite maison et de son jardin coloré allait les séduire.

Plus encore qu'un ravissement, ce fut un véritable coup de foudre.

Bien sûr, il y aurait encore des travaux de rénovation à effectuer, des chantiers entrepris par Cédric demeuraient en suspens, mais ils se prirent secrètement à imaginer combien il serait doux de vieillir là, main dans la main, en sirotant une tisane confortablement allongés dans un bain de soleil...

Il était écrit cependant que les choses ne se dérouleraient pas aussi simplement.

C'est bien connu, ainsi que la sagesse populaire s'en fait l'écho : les voies du ciel sont impénétrables - le destin lui-même se chargea un temps de donner corps à cette maxime ancestrale. Comme s'il prenait un malin plaisir à orchestrer une partie de pile ou face grotesque, à jeter des bouquets d'épines dans les roues du couple, le sort malmena le projet par une succession d'incidents fâcheux qui en compromirent la réalisation en menaçant plus d'une fois de conduire les pourparlers à l'échec.

Rattrapée par ses vieux démons, paniquée par l'enchaînement incoercible des événements, par un trop-plein d'émotions qu'elle ne parvenait plus à maintenir sous contrôle et la tétanisaient, Odile sombra brutalement dans une grave

dépression. Puis contre toute attente, alors que tous, Bernard le premier, la croyait tirée d'affaire, la jeune femme fit une tentative de suicide à moins d'une semaine de son mariage avec l'homme qu'elle aimait. Quelques jours d'hospitalisation, un bref séjour en maison de repos lui assurèrent un prompt rétablissement et sauvèrent les noces, qui furent célébrées sobrement dans l'intimité quasi anonyme de deux témoins civils.

Mais, ajournée une première fois, la signature du compromis de vente fut à nouveau différée, au grand dam de Cédric que ces contretemps jugés surréalistes agaçaient, pour ne pas dire exaspéraient. Après avoir examiné deux autres offres aux conditions alléchantes, le jeune homme s'apprêtait à entériner la seconde, quand Bernard se ressaisit et reprit la main. Son épouse la voulait tant, cette maison ; il ne devait pas lâcher l'affaire avant qu'elle ne soit dûment conclue, ce serait son cadeau de noces.

Enfin, après toutes ces péripéties, les deux couples se retrouvèrent à l'étude notariale pour parapher le document tant convoité, aux termes duquel Myriam et Cédric cédaient officiellement à Odile et Bernard la propriété de leur maison, de ses dépendances et des terrains attenants...

A chaque nouvel attermoiement, Myriam plaida la cause de sa collègue et insista, à son corps défendant, pour que son mari ne posât pas de questions mais fît confiance, aveuglément, à son jugement et son arbitrage. Cédric avait fini par capituler, vaincu par la persévérance opiniâtre dont faisait preuve sa femme.

Bien qu'intrigué par un tel entêtement, il choisit de l'attribuer aux liens d'affection et de sympathie que la jeune mère avait noués avec Odile et à son souhait de transmettre leur bien à des gens corrects qui en prendraient soin après leur départ. Cela lui parut être une raison suffisante, un motif suffisamment pertinent, rationnel et tangible, pour qu'il s'en contentât sans estimer nécessaire de creuser plus loin.

Mais peut-être avait-il tort ?...

L'année s'achevait quand Myriam reçut une longue lettre en provenance d'Alsace, une missive rédigée à l'encre violette, signée de la main de son amie

Odile. C'est avec une vive émotion qu'elle en prit connaissance, avant de la relire, encore et encore, le cœur battant à tout rompre et les yeux brillants de larmes.

De son écriture légère et posée, la jeune femme confiait :

« Ma chère Myriam,

Je dois te faire un aveu. Car tu as le droit de savoir, toi qui m'as écoutée avec tant de tact et qui as regardé ma peine avec respect, toi qui comme moi as connu tant de douleur et qui as eu la force de pardonner à la vie l'injustice et l'atrocité...

Ta présence à mes côtés, dans le travail comme dans l'amitié, me manque certains jours terriblement, mais les messages que tu m'envoies par courriel me font chaud au cœur, car j'ai la joie d'y lire que Cédric, Gabin et toi avez trouvé un certain apaisement, en vous construisant une existence nouvelle, riche de rencontres et d'expériences nouvelles, mais régie comme avant par la tendre harmonie qui vous a toujours unis et portés dans l'adversité.

Ici, rien n'a changé - ou presque tout à l'inverse, cela dépend de l'angle sous lequel on considère les événements... Habiter la maison que vous avez occupée pendant toutes ces années, les petits et vous, a été une totale renaissance pour moi, car je crois qu'elle m'était destinée : c'est la maison de la deuxième chance, la maison du miracle, la maison du bonheur... Tellement de belles choses sont arrivées dans ma vie depuis que nous avons emménagé ici - depuis l'instant précis où nous nous sommes engagés à l'acheter en fait - que j'ai l'impression de vivre un rêve tout éveillée, même si j'ai passé depuis belle lurette l'âge de croire aux contes de fées et aux histoires de princesses... C'est presque trop beau.

Oui, je dois te faire un aveu et te révéler un nouveau secret.

Une quinzaine de jours après notre mariage, j'ai saigné.

(...)

Mon médecin m'a affirmé que c'était de bon augure pour l'avenir, de très bon augure même et que, peut-être, ma stérilité n'était pas irréversible, que peut-être, tout espoir n'était pas perdu pour moi de concevoir et de mettre au monde un enfant... Je n'ai pas osé le prendre au mot ce jour-là, j'étais sous le choc, à la fois émerveillée et complètement affolée. Et s'il se trompait ? S'il tirait des plans sur la

comète à mon sujet ? Devenir mère, c'est le rêve de tant de jeunes filles, c'était le mien aussi avant que cette ordure ne m'en prive ! Si son jugement était faux, ce serait une déception cruelle, que je n'aurais pas la force d'encaisser.

Je suis sortie de son cabinet la tête sens dessus dessous, bouleversée, et ne sachant plus à quel saint me vouer.

Pourtant, j'aurais dû le prendre au sérieux, mon bon docteur, et donner foi à son diagnostic, car le miracle a eu lieu, l'incroyable est devenu réalité : je suis enceinte !

Enceinte à quarante ans et après tout ces drames que nous avons traversés, Bernard et moi...

(...)

Notre petite fille est une battante ; sa façon de prendre sa place dans notre histoire, impérative, volontaire, en est le signe incontestable.

Enfin, je la tiens ma revanche sur l'horreur !

Enfin désormais, nous pouvons nous concentrer sur l'avenir... le choix de la layette, la décoration de la chambre... Imagines-tu la cohorte de sentiments qui nous traversent depuis que nous avons appris la nouvelle ? J'ai parfois encore beaucoup de peine à réaliser ; je regarde en boucle les clichés des échographies pour me persuader que c'est bien vrai, que ce petit bout qui grandit en moi est bien réel, et pas une fiction ou le produit de mon imagination... Moi qui étais toujours si menue, je commence à m'arrondir de partout, alors parfois il m'arrive d'éclater de rire, simplement en regardant ma silhouette dans le miroir. Je ne me reconnais plus ; cette femme au regard pétillant, aux joues toutes roses, je ne suis pas sûre que ce soit moi... Bernard est aux petits soins pour moi, naturellement ; il anticipe le moindre de mes désirs et je n'ai jamais lu autant de fierté et de joie dans ses yeux...

C'est du bonheur à l'état brut, un bonheur qui n'a pas de prix.

Tu vois, Myriam, c'est toi qui avais raison : cette maison est faite pour vibrer de rires d'enfants. Alors sois tranquille ; comme tu l'avais prédit, bientôt elle résonnera des gazouillis de notre petite reine de l'amour.

Je remercie chaque jour le Seigneur d'avoir enraciné cette certitude dans ton cœur, cette intuition aussi inébranlable que la foi qui t'a poussée à nous remettre les clés de votre demeure alors que de bien meilleurs partis se présentaient.

Elle a été notre guide, notre bonne étoile. Sans elle, nous n'aurions jamais osé franchir le pas, ouvrir en grand la porte qui conduit au bonheur. Elle nous a gardés sur le chemin de l'espoir, du renouveau, de la reconstruction, en dépit des obstacles, des inhibitions et des peurs qui nous enchaînaient à notre passé et nous empêchaient d'avancer.

Et je prie pour que cette étoile généreuse brille aussi dans votre ciel, afin que votre foyer à nouveau accueille la grâce d'une nouvelle naissance, le sourire d'un nouvel enfant à aimer, chérir et protéger.

Vivez heureux et en paix.

Je t'embrasse avec toute mon affection et toute ma reconnaissance sincère.

Du fond du cœur,
ton amie Odile. »

Les paupières closes, Myriam serra un moment la lettre tout contre elle, comme pour s'imprégner de la chaleur qui se dégageait des mots couchés sur la soie filigranée du papier, s'envelopper de leur douceur et de leur quiétude... Puis dans un souffle, elle exhala un long soupir, comme si quelque chose, enfin, se libérait dans sa poitrine, comme si la chape de plombe qui accablait son cœur s'amenuisait, comme si l'étau qui l'étouffait se relâchait.

Alors un instant, comme surgi de l'éternité d'un songe, le petit visage rieur et espiègle de Matthias lui sourit, nimbé d'un halo de lumière dorée et scintillante, qui semblait dessiner une grande auréole autour de lui telle une couronne irisée.

Un instant, l'enfant la contempla fixement avec un regard empreint d'adoration, puis il agita le bras vers elle et doucement sa silhouette s'estompa, devint floue, avant de disparaître totalement, happée par une brume opalescente parfumée de senteurs exquises...

Du revers de la main, Myriam essuya deux grosses larmes qui avaient roulé à son insu sur sa joue et replia la lettre d'Odile qu'elle rangea soigneusement dans le tiroir de son secrétaire. Saisissant alors le calendrier posé sur un coin du bureau devant elle, elle survola les colonnes d'un air pensif, en glissant lentement le doigt sur les jours écoulés comme si elle en calculait le nombre exact, les recompta à voix haute jusqu'à ce que, soudain, un large sourire illuminât son visage.

Dans la régularité martiale de ses cycles, réglés depuis toujours avec la précision d'un mécanisme d'horloge, elle venait de pointer comme un bug, un grain de sable, une incohérence dont la révélation l'éblouit : ce petit calcul confirmait sans coup férir qu'elle avait ce mois-ci une grande semaine de retard.

Alors prit racine dans ses entrailles, comme la semence d'une fleur au nectar infiniment précieux, une nouvelle conviction très intime...

FIN.

HOMMAGE

Je dédie cette nouvelle à mes chers amis Murielle et Sébastien.

A Robin, leur petit lutin malicieux. A Léo, qui dort dans la lumière des anges.

Au petit trésor qui arrivera bientôt.

En témoignage de mon amitié.
